

Juin 2026

Adam

Le coup à la porte retentit tôt le matin, juste au lever du jour.

– Ouvrez ! Ouvrez ! Nous avons l'ordre de faire évacuer ces appartements. Vous avez cinq minutes pour dégager. Cinq minutes, tout le monde !

On les entend parcourir le couloir, taper sur les portes en répétant inlassablement les mêmes injonctions. Je ne dormais pas, mais mamie s'était assoupie sur sa chaise et, maintenant, elle tressaille et jure :

– Merde alors, Adam ! Quelle heure est-il ?

Elle m'oppose son vieux visage ridé, qui ne va pas du tout avec ses cheveux mauves.

– Six heures et demie, mamie. Ils sont là.

Elle me jette un regard fatigué, suspicieux.

– Alors ça y est, dit-elle. Tu devrais aller chercher tes affaires.

Si je ne réponds pas, je n'en pense pas moins *Je n'irai nulle part. Pas avec toi.*

On s'y attendait. Voilà quatre jours qu'on campe dans l'appartement à regarder les eaux monter dans la rue en contrebas. Ils nous avaient prévenus que la digue risquait de céder. Elle a été construite il y a des années, bien avant que le niveau de la mer ne commence à monter,

on savait qu'elle ne résisterait pas à une nouvelle tempête, surtout avec les marées d'équinoxe.

On croyait que l'eau se retirerait, mais elle est restée.

– Ça doit être à ça que ressemblait Venise avant d'être complètement balayée, a alors observé mamie, lugubre.

Elle a jeté son mégot par la fenêtre, directement dans les vagues, où il a flotté un bon moment le long de la rue, pour disparaître là où il y avait avant le front de mer. Et elle a tout de suite allumé une autre clope.

D'abord c'est l'électricité qui a été coupée, et puis l'eau du robinet est devenue marron. Des gens parcouraient les rues en criant dans des haut-parleurs pour nous dire de ne pas la boire, qu'on allait nous en distribuer, et de la nourriture aussi. Sauf qu'ils n'ont rien fait. On a bien dû se débrouiller avec les moyens du bord mais, sans grille-pain ni micro-ondes, et le lait qui tournait dans le frigo tiède, on a eu faim au bout de douze heures. J'ai compris que ça allait mal lorsque mamie a ouvert la cellophane de son dernier paquet de clopes.

– Quand je les aurai finies, il faudra qu'on file d'ici vite fait, a-t-elle dit.

– Je bouge pas.

C'était ma maison, tout ce qui me restait de maman.

– On ne peut pas traîner ici.

– Je bouge pas.

Point barre.

J'ai quand même fini par ajouter :

– Va à Londres si ça te chante. De toute façon, c'est ce que tu veux.

Elle n'aime pas vivre ici. Venue s'occuper de moi quand maman est tombée malade, elle a fini par rester mais sans jamais s'y plaire. L'air marin la fait tousser.

Le grand ciel clair lui fait plisser les yeux, alors elle file se réfugier à l'intérieur comme un cafard.

– Surveillance ton langage ! m'a-t-elle ordonné. Et prépare tes bagages.

– Tu peux pas me dire ce que j'ai à faire. T'es pas ma mère. Je prépare rien du tout.

Et je n'ai pas bougé.

Maintenant, on a cinq minutes pour se préparer. Mamie s'étire et ajoute des trucs dans son grand sac-poubelle. Elle disparaît dans sa chambre pour en revenir les bras chargés de vêtements et une boîte en bois lustré sous l'aisselle. Je n'aurais jamais cru qu'elle puisse se déplacer aussi vite. Une espèce de panique s'empare de moi. Je ne peux pas partir. Je ne suis pas prêt. C'est injuste.

J'empoigne une chaise dans la cuisine et en bloque la porte avec le dossier, mais elle n'est pas assez lourde pour la caler ; alors je m'empare de ce qui me tombe sous la main pour édifier une barricade, je tire le canapé, hisse la chaise dessus, puis la table basse. Je me retrouve vite en sueur et à bout de souffle.

– Adam, mais qu'est-ce que tu fiches ?

Mamie me tire par le bras pour essayer de m'arrêter ; ses longs ongles jaunes s'enfoncent dans ma peau. Je me dégage.

– Lâche-moi ! Je reste ici.

– Ne dis pas de bêtises. Prends quelques affaires. Tu vas en avoir besoin.

Je ne relève même pas.

– Adam, arrête tes conneries !

Elle m'attrape de nouveau quand on frappe à la porte.

– Ouvrez !

Je me fige, regarde mamie, mon arrière-grand-mère, quand même... Ses yeux me montrent son numéro :

02022054. Elle a encore une trentaine d'années à vivre. Incroyable. À voir comme ça, on ne lui en aurait pas donné une.

- Ouvrez !
- Adam, s'il te plaît...
- Non, mamie.
- Éloignez-vous de la porte ! Reculez !
- Adam...

D'un coup de marteau, ils font sauter la serrure. Apparaissent alors deux soldats dont l'un braque un fusil sur nous. Ils parcourent l'appartement des yeux.

– Bien, madame, lance celui qui est armé, je vais devoir vous demander de dégager ces obstacles et de quitter l'immeuble.

Mamie hoche la tête.

- Adam, écarte le canapé.

L'œil fixé sur le canon, je me dis qu'avec ça tout pourrait être fini en une seconde, ou moins. Et basta. Il suffirait que je fasse un faux mouvement dans sa direction. Si mon heure a sonné, c'est bon. Quel est mon numéro ? C'est pour aujourd'hui ?

Ce canon droit, propre, presque doux. Est-ce que je verrai la balle en sortir ? Est-ce que ça fera de la fumée ?

– Dégagez ! Emportez votre putain de fusil et foutez le camp !

C'est moi qui ai crié, et tout le reste arrive en même temps : le mec au marteau balance le canapé à travers la pièce tel un rugbyman dans la mêlée, l'autre le suit, son fusil braqué vers le plafond et mamie me gifle, aller-retour.

– Écoute, petit crétin ! me siffle-t-elle, j'ai promis à ta mère de veiller sur toi, alors tu dois faire ce que je te dis. Ça suffit, maintenant. On s'en va. Et je t'ai déjà prié de parler correctement.

Malgré mes joues brûlantes, je ne cède pas. Je suis ici chez moi. On ne peut pas vous virer comme ça de chez vous.

Si, on peut.

Les soldats m'attrapent chacun par un bras et m'emportent dehors. J'ai beau me débattre, je ne peux pas faire grand-chose contre deux types plus forts que moi. Si bien que je me retrouve à l'autre bout du couloir puis dans l'escalier de secours au pied duquel nous attend un bateau gonflable. Mamie y monte en même temps que moi, jette à côté d'elle l'énorme sac-poubelle et me prend par les épaules. Et nous voilà partis à travers les rues inondées.

– Ça va, Adam, dit-elle. Ne t'inquiète pas.

Autour de nous, des gens pleurent en silence. Mais la plupart des visages restent fermés, inexpressifs. Moi, je suis en colère, humilié, je ne comprends pas ce qui vient de m'arriver.

Je n'ai rien pris avec moi, même pas mon carnet. Ça m'affole, il faut que je sorte de là. Je ne peux pas m'en aller sans mon carnet. Où est-ce que je l'ai laissé ? Où est-ce que je l'ai ouvert la dernière fois ? Et là, je sens quelque chose contre ma hanche, dans ma poche. Ah oui, il est là ! Je ne pouvais pas l'avoir mis ailleurs. Je l'ai gardé avec moi, comme toujours.

Je me détends un peu, jusqu'au moment où je prends conscience qu'on est bel et bien en train de partir, que je pourrais ne jamais revoir l'appartement.

J'essaie d'avalier cette boule coincée dans ma gorge et je sens les larmes me monter aux yeux. Le soldat qui tient la barre me regarde, je ne vais pas pleurer, pas devant lui, ni devant mamie ou qui que ce soit. Je ne leur donnerai pas cette satisfaction. J'enfonce mes ongles sur le dos de ma main. Les larmes sont toujours là, et

menacent de se répandre. J'enfonçe plus fort, jusqu'à ce que la douleur domine tout le reste. Je ne vais pas pleurer. Non.

Au centre de transit, on fait la queue pour s'inscrire. Il y a une file pour ceux qui savent où aller et une autre pour ceux qui n'ont rien. Personne ne nous attend, mamie et moi, alors on doit montrer nos papiers d'identité et elle remplit des demandes pour qu'on ait tous les deux droit à un transport pour Londres. Ils nous accrochent sur la poitrine un morceau de papier avec un numéro, comme si on allait courir un marathon, puis ils nous envoient dans une salle d'attente.

Il y a distribution de repas chauds et de boissons, alors on fait de nouveau la queue. Je commence à saliver en sentant l'odeur des aliments. On est presque arrivés lorsqu'un autre soldat survient et se met à aboyer des numéros, dont le nôtre. Notre car est prêt. Il faut partir maintenant.

– Mamie... ?

J'ai tellement faim ! Je ne peux pas partir le ventre vide. Je voudrais juste manger quelque chose.

– Excusez-moi, dis-je à ceux qui me précèdent dans la file. Vous pourriez me laisser passer ?

Pas de réaction. Ils font semblant de n'avoir rien entendu.

J'insiste alors que le soldat répète les numéros. Rien. En désespoir de cause, je fonce, plonge la main entre deux personnes debout devant le buffet, me sers à l'aveuglette... on dirait une tranche de pain. Une main me saisit le poignet avec une telle violence que j'étouffe un cri.

– Faites la queue comme tout le monde, dit l'homme.

– Pardon, mais c'est pour ma mamie. Elle a faim et on doit s'en aller.

Je lève les yeux vers l'homme. La cinquantaine, les cheveux blancs, l'air épuisé... mais ce n'est pas ça qui me choque. C'est son numéro. 01012027. Six mois à vivre. J'ai même un flash de sa mort, brutale, un coup sur la tête qui le fait saigner, lui éclate le cerveau...

J'en laisse retomber la tranche dans le plat et, comme je recule, il me lâche. Il croit qu'il a gagné ; pourtant il semble avoir vu quelque chose en moi lui aussi parce que son expression s'adoucit. Il reprend le pain, me le tend.

- Pour ta grand-mère. Vas-y, ne manque pas ton car.
- Merci, je murmure.

J'ai presque envie d'avaler tout rond ce bout de pain, mais il me regarde encore, et mamie aussi. Alors j'emporte mon trophée et, une fois qu'on se retrouve assis dans le car, je le tends à mamie. Elle le coupe en deux, m'en donne la moitié. On ne parle pas. J'avale mon morceau en deux bouchées et la regarde savourer le sien, le faire durer jusqu'à ce qu'on ait quitté la ville. On longe une route qui surplombe les champs inondés, et le soleil finit par apparaître, reflétant ses rayons éblouissants sur les eaux.

- Mamie, et si le monde entier était inondé ?
Qu'est-ce qu'on deviendrait ?

Elle essuie une trace de beurre sur son menton, se lèche le doigt.

- Et si on construisait une arche ? propose-t-elle en riant. Comme ça on pourrait y faire monter tous les animaux.

En me prenant la main, elle remarque les profondes traces d'ongles qui en marquent le dos.

- Qu'est-ce qui t'est arrivé ?
- Rien.

L'air sombre, elle se contente pourtant de la serrer.

– Ne t'inquiète pas, mon garçon. On sera très bien à Londres. Ils ont construit des digues là-bas, et tout ce qu'il faut pour protéger la ville. Tout ira bien dans cette bonne vieille capitale.

Fermant les yeux, elle renverse la tête en arrière et pousse un grand soupir, contente de rentrer enfin chez elle. Mais moi, je ne peux pas me réjouir. Il faut que je note le numéro de l'homme de la file d'attente avant de l'oublier. À force d'en voir, on perçoit différentes choses autour de ces numéros ; celui de cet homme, par exemple, il n'avait pas l'air de lui convenir. Ça me crispe. Mais je me sentirai mieux quand je l'aurai enregistré.

Je sors mon carnet de ma poche et décris tous les détails qui me reviennent en mémoire : l'aspect du bonhomme (c'est mieux quand on connaît les noms), la date d'aujourd'hui, l'endroit, son numéro, comment il va mourir. Je m'applique et, lettre après lettre, mot après mot, je me calme. Tout est consigné maintenant, je me sens plus tranquille. Je me relirai plus tard.

Alors que je range mon carnet dans ma poche, mamie se met à ronfler doucement, bien tranquille. J'observe les autres passagers. Certains essaient de dormir, mais d'autres sont comme moi, anxieux, vigilants. De ma place, j'en vois six ou sept qui ne dorment pas. Nos regards se croisent, se détournent. On ne dit rien. On ne se connaît pas.

Pourtant, pendant le court instant où nous nous sommes fixés, j'ai capté leur numéro, l'un après l'autre... cette date qui marque la fin de leur vie.

Sauf que là, les numéros sont presque identiques. Cinq d'entre eux s'achèvent par 012027 et deux sont exactement les mêmes : 01012027.

Le cœur battant, le souffle court, je fouille dans ma poche pour ressortir mon carnet. J'en ai les mains qui tremblent mais j'arrive tout de même à l'ouvrir à la bonne page.

Ces gens sont comme l'homme qui faisait la queue pour manger... il ne leur reste que six mois à vivre.

Ils vont mourir en janvier prochain.

À Londres.

6
82064 210420
82032 220720
3122
1206
20720
1420
6720
312
3122 23
34
2072
3122
6
22 07 2
3122
1420
072 0
312 2
312
1420
0720 2
312
120 6
7202 0
3122
1 4 2
0 7 2 0
3420
2072
2 1 131
082032
01323122

Septembre 2026

Sarah

– Tu sais pourquoi tu es là. Ce ne sera plus comme avant, mais nous n'avons pas le choix. Ils ne toléreront pas le moindre écart de ta part – tu ne pourras pas arriver en retard, ni faire l'école buissonnière ou même répondre. C'est une chance qui t'est donnée de revenir dans le droit chemin, de t'atteler au travail. S'il te plaît, Sarah, pense un peu à nous. Sois raisonnable.

Bla-bla-bla. Toujours la même chanson. Je laisse glisser, trop fatiguée pour écouter. J'ai mal dormi cette nuit : j'ai refait ce cauchemar qui me réveille chaque fois. Après, je suis restée les yeux ouverts, à écouter les bruits de la nuit, jusqu'à ce que le jour revienne.

Je ne lui réponds pas, même pas pour dire « au revoir » en descendant de la Mercedes. Je claque la portière et, dans ma tête, je le vois tressaillir, je l'entends me maudire et ça va tout de suite mieux. Enfin, une minute.

La Mercedes a fait tourner les têtes, comme toujours. Ce n'est pas tous les jours qu'on voit une voiture déposer des élèves, encore moins ce genre de gloutonne en essence comme les aime papa. Alors les gens me regardent. Génial, je vais être cataloguée dès le premier jour. Encore que, pour ce que j'en ai à faire...

6
4
6 7
On siffle à côté de moi, on ronronne :

– Cooooooooo!!!!

4
6 4
20
Un groupe de six ou sept mecs s'est arrêté pour me dévisager en se léchant ostensiblement les babines, comme une horde de loups. Qu'est-ce que je suis censée ressentir ? Je dois jouer les intimidées ? Les flattées ? Qu'ils aillent se faire voir. Je leur fais un doigt d'honneur et je franchis le portail.

24 7
2 4
6 6
4
5
5
24
2067
Pas trop mal pour une école publique, je suppose. Au moins c'est neuf, moins miteux que je ne le craignais. Mais ça, c'est grâce aux émeutes de 2022 lors desquelles des bâtiments ont été incendiés, et l'endroit garde sa réputation intacte : Forest Green, régime sévère, élèves rebelles. J'en étais malade quand papa et maman m'ont annoncé qu'ils m'y avaient inscrite, et puis je me suis dit : *Bof, tous les lycées se ressemblent. On s'y sent en prison, comme à la maison. Tout ça pour vous faire rentrer dans le rang.* De toute façon, où qu'on m'envoie, mon esprit m'appartiendra toujours et personne ne pourra le contrôler.

7
6
4
Et, comme d'habitude, je n'ai pas l'intention d'y rester longtemps. J'ai d'autres projets en tête, l'un énorme, l'autre plus petit, mais qui n'arrête pas de gonfler. Ça veut dire que je dois commencer à réfléchir par moi-même, à tout mettre au point, à tenir les rênes.

Je dois reprendre les commandes de ma vie.

Impossible d'attendre plus longtemps.

Il faut partir.

6
24
82 1
57

Adam

Ce n'est pas moi qui ai commencé.

Mamie m'avait dit de ne pas faire d'histoires et je n'en avais pas l'intention. Je comptais juste arriver, m'inscrire, faire ce que j'avais à faire et retourner chez elle.

Je sais qu'il y aura beaucoup de 27, là-bas, parce que j'en vois partout. J'en ai vu tout l'été. Les notes de mon carnet montrent toujours la même image, où que j'aie pu la capter.

Kilburn Grande Rue. 84.

Le caviste pour le Xérès de mamie. 12.

Il y en a tellement que je ne note même plus les détails. Je ne peux pas. J'enregistre seulement le nombre de fois où j'ai vu un 27 cette fois-là. Je n'apporte des précisions que pour les gens qui présentent un numéro différent, ou si je connais leur nom. Alors je me sens mieux, un peu mieux. Enfin, c'était le cas avant, mais c'est fini. Depuis que j'habite à Londres, je me rends compte que j'ai commis une erreur. On n'aurait jamais dû venir ici. C'est dangereux. Beaucoup de gens vont mourir.

Je me dis que, pour le moment, je vais faire semblant, profil bas, pour rassurer mamie, mais juste le temps de

trouver comment me barrer d'ici et où aller. Il faut que je trouve un endroit sans 27. Si personne d'autre ne doit mourir en janvier 2027, ça voudra dire que j'aurai une chance d'y survivre, parce que je ne connais pas mon propre numéro. (Ma seule chance serait de trouver quelqu'un d'autre qui voit les numéros... mais je suis à peu près sûr qu'il n'y a que moi.)

Pour accéder à l'accueil du lycée, il faut braver la foule. Je n'aime pas ça... trop de gens, trop de morts... pourtant, je m'oblige à prendre place dans la file d'attente. En quelques instants, d'autres gens s'alignent derrière moi, me bousculent. Je panique. La sueur me coule sous les bras, au bord des lèvres. Je cherche une issue du regard. La plupart des numéros s'achèvent par 2027 et, d'un seul coup, ma tête est pleine de bruit, de chaos, de membres bloqués, d'os brisés, d'obscurité, de désespoir.

Il faut que je m'agrippe. Ma mère m'a dit quoi faire : « Respire lentement. Force-toi. Inspire par le nez, expire par la bouche. Ne regarde personne d'autre. Baisse les yeux. Inspire par le nez, deux, trois fois, expire par la bouche, deux, trois fois. »

Je m'oblige à baisser les yeux sur cette forêt de jambes, de pieds et de sacs. Si je ne vois plus leur numéro, cette impression s'en ira et je m'en porterai beaucoup mieux. J'ai la respiration lourde, irrégulière, pas assez d'air pour emplir mes poumons.

Inspirer par le nez, expirer par la bouche. Allez, ce n'est pas sorcier.

Ça ne marche pas. Je me sens de plus en plus mal. Je vais être malade... tourner de l'œil...

On est tellement serrés que je reçois des coups dans le dos. Je me plante sur les pieds pour amortir le choc.

Respire lentement. Pourquoi est-ce que ça ne marche

pas ? On me presse, le garçon derrière moi empiète sur mon espace vital, comme s'il cherchait à me doubler. Il va y arriver. Je vais tomber, me faire piétiner. C'était peut-être écrit, mais je n'ai aucune envie de finir comme ça et je ne me laisserai pas faire sans me battre.

Voilà !

Je fais volte-face et lui plante un coude dans les côtes.

– Eh, fais gaffe ! crache-t-il.

Les cheveux en brosse, les dents de travers, il est un peu plus petit que moi. Je lui ai fait mal et ses yeux disent qu'il va me le rendre. Je ne connais que trop ce genre de regard. Il devrait m'inciter à me préparer à la baston, mais son numéro me brûle les idées : ça me fait trop bizarre, ce gars n'a plus que trois mois à vivre. 06122026. Je perçois dans un flash l'éclat de la lame, l'odeur métallique du sang et ça ne fait qu'augmenter ma nausée. Je ne peux pas bouger... son numéro, sa mort me paralysent. Je ferme les paupières pour essayer de me vider la tête, pour écarter le maléfice ; je les rouvre un quart de seconde avant de prendre son poing dans la figure.

On a dû le bousculer parce que le coup ne heurte finalement que mon oreille et pas très fort, juste ce qu'il faut pour me ramener à la réalité. Je réplique droit dans l'estomac et, là encore, ça fait mouche, parce qu'il revient à la charge, une fois, deux fois dans mes côtes. Autour de nous, ça crie, ça invective, mais je m'en fiche. Rien ne compte, que lui et moi.

Je réplique et, cette fois, je cherche à le blesser parce que je veux qu'il s'en aille, que tout ça disparaisse, lui, les autres élèves, ce lycée, mamie, Londres.

– Ça suffit, les gars, arrêtez ça !

C'est un vigile, imposant comme une montagne, qui a fendu la foule avant de nous attraper l'un et l'autre par la peau du cou.

Dents de travers tente de protester :

– J'ai rien fait ! C'est lui qui a commencé ! J'allais pas le laisser me taper...

– Vos gueules ! rétorque l'autre en le secouant d'avantage.

La foule s'écarte sur notre passage et on se retrouve dans l'entrée, à repasser sous le détecteur de métaux, l'un après l'autre, puis à se faire fouiller. Après quoi, on est expédiés dans un bureau où nous attend le proviseur.

– Étant donné vos exploits d'aujourd'hui, nous ne devrions même pas vous laisser entrer dans cette école.

C'est le type genre complet-cravate, qui nous parle comme à des gosses, nous sermonne sévèrement, mais je ne l'écoute pas. Je ne vois que les pellicules sur ses épaules et les poignets usés de sa veste.

– C'est une honte de se battre comme ça le premier jour, une honte ! Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

J'ai l'impression que Dents de travers, qu'apparemment tout le monde appelle Junior, a l'habitude de fréquenter le bureau du proviseur. Il connaît les règles. On reste là en silence, sauf pour murmurer au bout de dix secondes :

– Rien, monsieur, pardon, monsieur.

– Quelle que soit la raison de votre dispute, vous allez la laisser ici, derrière vous, et vous serrer la main.

On se regarde et, de nouveau, son numéro efface tout le reste à mes yeux ; je suis là, devant lui, alors que le couteau s'enfonce. Je sens sa surprise, son incrédulité, la fulgurante douleur.

– Grouille-toi, abruti ! me siffle-t-il.

Je reviens à moi, dans cette pièce, entre le proviseur et Junior, la paume ouverte vers moi. Je la prends et on se serre la main, lui avec une telle force que mes os s'écrasent sous ses doigts. Je ne montre rien, lui rends juste sa poignée.

– Retournez vous inscrire et je ne veux plus entendre parler de vous, les enfants. C'est compris ?

– Oui, monsieur.

On nous raccompagne jusqu'à la file d'attente. Junior se penche pour me murmurer à l'oreille :

– Tu viens de commettre la plus grosse connerie de ta vie, enfoiré.

Je fais un pas pour m'éloigner de lui, heurte la fille devant moi, m'excuse :

– Pardon.

Elle se retourne à moitié. D'une tête de moins que moi, elle a des cheveux blonds striés de mèches ; elle commence par me jeter un regard mauvais mais soudain écarquille les yeux, ouvre la bouche :

– Oh, mon Dieu !

Je sais que les gens me trouvent bizarre quand je les fixe un peu trop, mais j'ai beau faire, je ne peux pas m'empêcher d'insister, figé par leur numéro, comme avec Junior. Sauf que la fille, je ne la dévisageais pas, je ne faisais que la suivre dans la file d'attente.

– Quoi ? dis-je. Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle me fait complètement face maintenant, les yeux toujours posés sur les miens. Elle a les prunelles bleues, les plus bleues que j'aie jamais vues, mais elle a aussi des cernes et le teint pâle, les traits tirés.

– Toi, dit-elle faiblement. C'est toi.

Elle blêmit encore, essaie de reculer, de quitter la queue sans cesser de me fixer ; et tout d'un coup, c'est comme si le reste du monde s'effondrait autour de nous.

6

6
4
6

7

Son numéro, sa mort m'éclatent à l'esprit.

Dans plus de cinquante ans, elle s'éclipse sans peine de cette vie, baignée d'amour et de lumière. Ils m'inondent, m'envahissent, me remplissent la tête. Et elle n'est pas seule, je suis avec elle... elle est moi et je suis elle... Comment ?

4
6
4

20

Brusquement, elle me lâche du regard et file le long du couloir. Un vigile l'aperçoit et se met à crier mais elle ne s'arrête pas.

24
7

– Wouah ! s'esclaffe Junior derrière moi. Elle ira pas loin, la coureuse, si elle s'inscrit pas avant.

2
4
6
6

Il a raison. Aucune porte ne s'ouvre sur son passage. Je la vois passer désespérément les mains sur les panneaux, les uns après les autres. Les caméras au plafond suivent chacun de ses mouvements et elle s'affole, se met à envoyer coups de poing et coups de pied. Jusqu'à ce que deux vigiles la saisissent par le bras pour la faire entrer dans un bureau. Elle se débat en criant, le visage tordu de fureur, mais, alors que nos regards se croisent encore, j'y vois autre chose d'aussi clair que son numéro.

4
5
5
24
2067

Elle est terrifiée.
À cause de moi.

7
6
4

6
24
82 1

57